*Ami du Clergé* du 24 juin 1948

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

## SOMMAIRE

**Dominicales liturgiques.** — XXVIII. *10e Dimanche après la Pentecôte :* Témoins de la grandeur de Dieu, 185.
**Fête de N.-D. du Mont-Carmel.** — Le scapulaire, 186.
**Entretiens sur l'Action Catholique.** — XXII. Seul on ne peut rien faire, 188.
**La Sanctification de la journée.** — XIII. *Les Exercices de piété* (suite) : 2. La communion fréquente *(suite)*, 190 ; — 3. La communion fréquente *(suite)*, 191.
**Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise.** — XLI. Les persécutions, 192.

## DOMINICALES LITURGIQUES

### XXVIII

### 10e Dimanche après la Pentecôte

*(Fête de S. Jacques, apôtre)*

TÉMOINS DE LA GRANDEUR DE DIEU (II)

Mes frères,

De la grandeur de Dieu, le maître souverain, l'apôtre S. Jacques est un témoin de premier plan. C'est pourquoi l'Eglise aujourd'hui nous fait demander que, par son puissant secours, nous servions le Seigneur dans une vie qui lui plaise et d'une âme assurée.

Cette sécurité du cœur, l'apôtre la possédait, qui, rare privilège, jouissait de l'intimité du Maître. Choisi lors de la première pêche miraculeuse avec Jean son frère, il reçoit un jour de Jésus un nom nouveau : Boanergès, « fils du tonnerre »... Ils sont impulsifs, ardents. Un jour que les Samaritains ont fermé à Jésus l'une de leurs villes : « Maître, disent-ils, veux-tu que nous fassions descendre sur eux le feu du ciel ? » Or, Jésus est venu sauver tous les hommes et il leur en donne la preuve, des preuves, afin qu'ils en témoignent : la résurrection de la fille de Jaïre, la Transfiguration...

La Pâque est proche et les disciples montent à Jérusalem. La mère des deux frères s'approche du Maître, et, s'étant prosternée, lui demande hardiment que ses deux fils soient assis, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, dans son royaume. Mais, Jésus, s'adressant à eux : « Vous ne savez pas ce que vous demandez ! Pouvez-vous boire le calice que je dois boire et être baptisés de mon baptême ? » — « Nous le pouvons », répondent-ils sans hésiter. Nous les retrouvons, après la Cène, au jardin de l'agonie... où ils « dorment de chagrin », puis après la Résurrection où Jésus apparaît à Jacques, ensuite aux apôtres réunis (I Cor., xv, 7), leur manifestant de nouveau sa puissance par une seconde pêche miraculeuse et leur donnant amicalement à manger.

Témoin de l'Ascension, de la Pentecôte, Jacques le Majeur subit les premières persécutions des grands prêtres et des sadducéens ; enfin, arrêté sur l'ordre d'Hérode Agrippa, il meurt par l'épée, donnant, le premier des apôtres, au Christ, le témoignage du martyre. Là se termine l'histoire terrestre de S. Jacques.

Heureusement pour nous, celle de son frère ne devait se clore qu'après une longue étape ; de son enseignement nous tirerons deux aspects utiles à méditer.

I. — *Le Cœur de Jésus, « temple saint de Dieu »*

Si S. Jean, le bien-aimé, est le docteur de la charité, de la vie intérieure toute fondée sur l'amour qui réalise l'union et provoque l'imitation, il est également, en toute vérité, le docteur de la vie liturgique qui n'est qu'un chant d'amour, par lequel s'expriment les sentiments de l'Eglise à l'égard de son divin Epoux. Il est l'évangéliste du Verbe incarné, qui, en tant que prêtre, est « *le Pontife et l'Apôtre de la religion que nous professons* » (Héb., III, 1). Il nous montre, en pleine clarté, au ciel et sur la terre, le Verbe incarné présidant à l'unique liturgie.

1° Dans l'Apocalypse, *il voit* notre Pontife *exerçant son sacerdoce* dans l'assemblée des élus, au centre du monde racheté par son sang, et au milieu du trône même où siège le Seigneur. L'Esprit repose sur lui et l'inspire. Il est debout comme un sacrificateur et il est immolé. Prêtre et Victime. Et tous les anges et tous les saints s'unissent à l'Agneau pour célébrer Celui à qui l'Agneau s'immole : « *Vous êtes digne, notre Seigneur et notre Dieu, de recevoir la gloire et l'honneur et la puissance, car c'est Vous qui avez créé toutes choses.* » Ils adorent, ils se prosternent pour rendre gloire au Seigneur de leur victoire.

Mais les élus se retournent vers l'Agneau qui reçoit aussi la louange qui lui est due. Ils se prosternent devant lui : « L'Agneau qui a été immolé est digne de recevoir *la puissance, la divinité, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire et la bénédiction* » (Apoc., IV, 11 ; V, 12). Telle est la liturgie du Ciel.

2° Or, la même liturgie se renouvelle parmi nous, dans nos églises. A l'autel, c'est le même prêtre, la même victime, le même sacrifice. Seule la forme extérieure est différente. Mais, il n'y a qu'une liturgie. Toute l'humanité se rassemble à chaque messe pour faire monter vers le Tout-Puissant par l'Agneau immolé le tribut d'adoration, de louange, d'action de grâces qui lui est dû. Car « il est vraiment digne et juste, équitable et salutaire, de vous rendre grâces en tout temps, en tout lieu, Seigneur Saint, Père Tout-Puissant, Dieu Eternel, par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Par qui les Anges louent votre majesté, etc... »

« Par Notre-Seigneur Jésus-Christ »... répète l'Eglise après chaque oraison. — « Par lui, avec lui, en lui, est à vous, Dieu, Père tout-puissant, en l'unité du St-Esprit, tout honneur et toute gloire ».

A force de redire ces mêmes formules bien des chrétiens n'en sont plus touchés comme il faudrait. Méditons-les un instant.

En Dieu existe la parole substantielle et, par suite, au sein de la Trinité adorable la louange substantielle. Et le « Verbe s'est fait chair ». Unissant à lui la communauté humaine, c'est par lui que nous adorons, que nous prions Dieu. Il nous a recommandé de prier en son nom. Demande ou louange ou action de grâces, c'est toujours par le Fils que nous nous adressons au Père. L'Eglise nous livre ainsi le dernier mot de l'office divin, de la liturgie. « Il reste toujours vivant pour interpeller en notre faveur ». C'est pourquoi, son Cœur glorifié en qui se rejoignent tous les cœurs des humains du ciel, du

purgatoire et de la terre, *Rex et centrum*, son Cœur qui résume l'amour de l'humanité est salué à bon droit par l'Eglise comme « Cœur d'une infinie majesté, — Maison de Dieu et porte du ciel, — Temple saint de Dieu, — Tabernacle du Très-Haut »...

3° Une autre vision de l'Apôtre bien-aimé, au début de l'Apocalypse, est de nature à vous inspirer le sentiment d'humble adoration qui s'impose au chrétien en face de la grandeur sacrée de l'Homme-Dieu : « *Sacerdotem æternum et universorum Regem* ».

« Je vis... quelqu'un qui ressemblait à un fils d'homme ; il était vêtu d'une longue robe, portait une ceinture d'or ; sa tête et ses cheveux étaient blancs comme de la laine blanche, comme de la neige, et ses yeux étaient comme une flamme de feu. Ses pieds étaient semblables à de l'airain qu'on aurait embrasé... Je tombai à ses pieds comme mort et il posa sur moi sa main droite en disant : Ne crains point, *je suis le premier et le dernier et le Vivant ; j'ai été mort et voici que je suis vivant aux siècles des siècles ; je tiens les clés de la mort et de l'enfer* » (I, 9, 20).

Vous reconnaissez, sous l'impuissance des mots, l'éclat indescriptible d'un monde qui nous dépasse, le monde surnaturel. Celui qui est là, dans la lumière éblouissante et dans la gloire, c'est le Christ, par qui tout a été fait (le premier et le dernier), le Vivant, l'Eternel, Celui qui commande à la vie et à la mort... Il gouverne les âmes : il tient dans sa main les étoiles qui sont les anges, les évêques des églises... Il est le maître et le souverain gouverneur de toutes choses, au ciel et sur la terre, où il peut « ôter de sa place » le chandelier, à sa volonté...

### II. — *Nos églises, temples saints de Dieu*

« Oui, je viens dans son temple adorer l'Eternel »... Si les temps sont changés, si, en nombre d'églises, le peuple ne se presse plus, Dieu, lui, n'a pas changé. Sa présence adorable se perpétue, en dépit des révolutions, des guerres, des églises qui flambent et des hommes qui se paganisent. Le Christ éternel continue d'adorer, de remercier, de supplier en chacune de nos messes, en chacun de nos tabernacles pour ceux qui l'oublient, le méprisent et l'offensent.

Mais son amour ne doit pas voiler à vos yeux sa grandeur. Notre premier commandement s'énonce très justement : *Un seul Dieu tu adoreras — Et aimeras parfaitement*.

1° A voir l'attitude de trop de chrétiens qui affectent de ne pas plier le genou au cours des cérémonies liturgiques et se cantonnent obstinément aux dernières places, près de la porte, entrés les derniers et sortis les premiers, à voir l'attitude de maints touristes qui bavardent et discutent dans nos églises, sans aucune marque de respect pour le Roi de gloire qui y réside, parfois même le sans-gêne des habitués de l'église, le prêtre se voit dans l'obligation de rappeler, avec l'Eglise dans l'Office de la Dédicace : « ...C'est la maison de Dieu même. C'est la porte du ciel. C'est le palais de Dieu. »

Les rois de la terre ont une garde qui leur rend les honneurs, une cour empressée à les servir... Le Roi du ciel et de la terre a, lui aussi, une garde invisible à vos yeux de chair, ses anges qui l'adorent. Est-il concevable que les hommes agissent envers lui avec une telle désinvolture, un tel sans-gêne ? C'est pourtant la triste réalité.

Un prédicateur parlait récemment de la « grande détresse de nos églises ». S'il y a détresse matérielle en bien des cas, il y a aussi une détresse spirituelle qui appelle une grande pitié et un remède énergique.

2° Chrétiens, soyez respectueux de Dieu. Vous devez porter à vos frères indifférents ou incroyants le témoignage de la foi. Voici le plus urgent. Donnez-leur donc le sentiment que vous croyez réellement au Dieu de l'Eucharistie. Nietzsche disait : « Pour que je croie au christianisme, il faudrait que les chrétiens me chantent des chants plus joyeux, qu'ils aient l'air plus « sauvés » ». Plus d'un incrédule de nos jours se dit avec raison : « S'ils croyaient à la présence de Dieu, leurs églises ne seraient-elles pas brillantes, rutilantes de propreté, sinon de richesse ? Verrait-on les enfants de chœur faire des cérémonies une récréation prolongée... et les grands encore moins excusables ? » Je n'insiste pas. J'affirme seulement, et c'est important, que le culte mal surveillé, mal préparé, est une des causes de la perte de la foi en beaucoup d'âmes. Et si le prêtre ne peut tout faire, eh bien ! que les laïcs catholiques lui apportent leur aide. C'est une tâche essentielle.

3° Chrétiens, aimez votre église, la maison de Dieu. On y chante une langue que vous ne comprenez pas. Il vous est facile de suivre le texte latin dans une traduction. Méditez cette oraison du jour de la dédicace d'une église : « O Dieu qui contenez invisiblement toutes choses et qui ne cessez pas cependant de montrer visiblement les signes de votre puissance ; faites éclater dans ce temple le pouvoir de Celui qui l'habite, et donnez à tous ceux qui viennent y prier, quelle que soit la tribulation qui les pousse à crier vers vous, d'y obtenir les bienfaits de votre consolation. Par Jésus-Christ, Notre-Seigneur. »

« J'ai demandé une chose au Seigneur, dit le Psalmiste : c'est d'habiter dans sa maison tous les jours de ma vie ». « Combien je les aime, tes demeures ! » chante-t-il (Ps. LXXXIII).

* *

Aimez votre église paroissiale. Soyez fidèles à venir adorer Jésus, le Maître. Entrez dans les églises que vous rencontrez sur votre route, pour une visite, si courte soit-elle. Rappelez-vous S. Benoit Labre, le pélerin de tous les tabernacles...

Et, puisque les voyages, en ces jours d'été, deviennent très fréquents, à la montagne, à la mer, à la campagne, aimez à saluer d'un regard et d'un acte d'amour tous les clochers dont la terre de France est constellée comme un ciel tout lumineux d'étoiles. Votre route s'éclairera, votre vie s'illuminera de la clarté qui rayonne des tabernacles ; et vous entendrez, vous aussi, la voix divine : « Je suis le Premier et le Dernier, et le Vivant... Je suis vivant pour les siècles des siècles. » *Amen.*

## FETE DE NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL
(16 Juillet)

### LE SCAPULAIRE DE NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL

Mes frères,

La fête de N.-D. du Mont-Carmel nous fournit l'occasion de nous rappeler une dévotion en voie de disparaître : celle du scapulaire.

La Communion solennelle marque officiellement notre entrée dans l'adolescence, autant dire qu'elle

marque notre entrée dans la vie combattante. Aussi, environ cette communion, avant ou après, recevons-nous le sacrement de Confirmation, qui parfait le chrétien que nous sommes depuis le baptême et nous fait soldats du Christ. Il est aussi dans nos coutumes chrétiennes que ce soldat reçoive alors son uniforme et son armure : le scapulaire.

Ce scapulaire est celui de N.-D. du Mont-Carmel. Nouveau signe que notre adolescence doit franchir son étape dans la fidélité à la T. S. Vierge. Notre armure de soldats du Christ porte l'écusson de Notre-Dame.

Dans beaucoup de contrées, c'est le lendemain de la première communion, après la messe d'action de grâces que M. le Curé passe au cou de ses enfants le scapulaire de N.-D. du Mont-Carmel.

Malgré les facilités accordées depuis quelques années par l'Eglise, ou peut-être à cause de ces facilités, — la liberté de remplacer le scapulaire par une médaille à l'effigie de Notre-Seigneur et de la Sainte Vierge, — les chrétiens, semble-t-il, ont beaucoup perdu de la fidélité d'autrefois à leur scapulaire. Encore une de ces pratiques traditionnelles qui menace de tomber en désuétude. Et c'est ainsi avec l'abandon de ces usages que se désagrège peu à peu cette dévotion à la T. S. Vierge, qui est non seulement le charme, la fleur, la poésie de notre religion catholique, mais encore sa sauvegarde ou son espoir de renouveau, parce que c'est le culte de la Mère.

Rappelons les deux grands privilèges attachés à ce scapulaire. Ce rappel nous affermira dans la fidélité à le porter toute notre vie ; il stimulera à le recevoir à nouveau ceux qui l'ont abandonné depuis un certain temps ; peut-être suggérera-t-il l'idée et le désir de se le faire imposer à ceux qui n'en ont jamais entendu parler.

I. — *1er Privilège : Gage de prédestination*

Le premier de ces privilèges ce n'est rien de moins que la garantie de notre prédestination, sur la promesse personnelle de la Sainte Vierge.

Cela se passait au milieu du XIIIe siècle, en 1251, la nuit du 15 au 16 juillet, vigile de cette fête de N.-D. Un fervent religieux Carme, que l'Eglise a mis depuis au nombre des saints et dont Léon XIII a étendu la fête à toute l'Angleterre, S. Simon Stock, demandait à Notre-Dame de lui donner un signe sensible de sa protection sur l'ordre des Carmes. N.-D. exauça la supplication de son serviteur.

Elle lui apparut suivie d'un grand cortège royal. Elle tenait dans ses mains l'habit de l'ordre des Carmes. Et elle dit au Bienh. Simon : « Ceci sera la marque du privilège que j'ai obtenu pour toi et pour tous les Carmes ; celui qui mourra revêtu de cet habit n'aura pas à souffrir des feux de l'enfer. »

Si les mots signifient quelque chose, la Sainte Vierge donne bien la dévotion du scapulaire comme un gage de prédestination.

S'agit-il là d'une révélation authentique ? La promesse vaut-elle non seulement pour les Carmes, mais aussi pour tous ceux qui portent le scapulaire ? Le seul fait de mourir avec le scapulaire peut-il être un signe assuré de salut et n'est-ce pas là préconiser une bonne mort au rabais ? De gros et savants livres ont étudié tous ces problèmes d'histoire, d'exégèse et de théologie : et il le faut pour que notre piété soit éclairée. Mais pour nous il nous suffit de savoir ce qu'écrit par exemple le pape Benoit XIV *(De Festis B. V. C.* 6, § 8) : « Quant à la vision de (S. Simon Stock) nous la croyons véritable, et nous estimons que tous doivent la tenir pour telle » ; il nous suffit de savoir que l'Eglise encourage officiellement cette pratique qu'elle a enrichie de nombreuses indulgences ; il nous suffit de savoir que Marie, la Mère, Mère de Dieu toute-puissante sur le cœur de son Fils, Mère des hommes toute dévouée à leur salut, veut et peut obtenir *in extremis*, à l'heure de la mort comme nous le lui demandons dans tous nos *Ave*, le repentir des cœurs les plus obstinés.

Certes, il ne s'agit pas ici d'un enseignement de l'Eglise qui exige notre foi comme le dogme de l'Immaculée Conception. Mais l'Eglise pense que les apparitions et les promesses de la Vierge au Bienh. Simon Stock sont vraies, comme elle pense que sont vraies les apparitions et les messages de l'Immaculée à la petite Bernadette. Et n'est-ce pas assez pour que nous estimions notre confiance bien placée et que nous ayons à cœur de nous ménager un tel gage de prédestination ?

II. — *2e Privilège : Gage de prompte délivrance du purgatoire*

Le premier privilège du scapulaire de N.-D. du Mont-Carmel regarde la vie présente ; le second concerne la vie future : c'est l'assurance d'une prompte libération du purgatoire, toujours sur la promesse personnelle de la T. S. Vierge.

Ceci se passait cette fois au début du XIVe siècle, probablement en 1316. La Sainte Vierge apparut au pape Jean XXII, la veille de son élection au souverain Pontificat. Après avoir confirmé la promesse d'une bonne mort faite au Bienh. Simon Stock elle en ajouta une nouvelle : celle de délivrer du purgatoire l'âme des fidèles du scapulaire, le samedi qui suivrait leur mort.

Ici encore les érudits et les théologiens ont examiné à la loupe l'historicité et le sens de cette nouvelle promesse. Car n'allons pas croire qu'on s'en remette aveuglément pour nos dévotions à des racontars d'hallucinés ou de visionnaires. Mais ici encore l'essentiel pour nous c'est de connaître la pensée de de l'Eglise qui a déclaré officiellement et à plusieurs reprises, au commencement du XVIIe siècle (décret de la Ste Inquisition 15-2-1615) et encore à la fin du dernier siècle (Congrégation des Indulgences 1-12-1886) qu'il est permis de prêcher le privilège du samedi et que c'est là une pieuse croyance.

Vous entendez : non pas article de foi comme les articles du *Credo*, comme la rémission des péchés, la résurrection de la chair et la vie éternelle, mais pieuse croyance, c'est-à-dire croyance fondée, sans témérité ni légèreté. Et un catholique n'est pas un homme qui n'obéit qu'aux décrets, aux ukases et aux proclamations infaillibles. Puisqu'il fait partie de l'Eglise enseignée, il lui est naturel d'être docile et la chose lui est si facile quand il s'agit de ses propres intérêts et qu'elle s'accorde si bien avec tout ce qu'il sait de la bonté de sa Mère, la T. S. Vierge, même au delà de la mort, où elle est pour lui N.-D. du Purgatoire, N.-D. des Suffrages, Marie Libératrice.

* *

Grâce d'une bonne mort, grâce d'une prompte délivrance du purgatoire : il faudrait que nous fussions bien insouciants de ce qu'il y a pour nous de plus sacré, de notre éternité, pour n'être pas intéres-

sés par ces deux grands privilèges du scapulaire. Les saints, malgré la garantie de leurs vertus, ne les négligeaient pas. Et nous, pauvres pécheurs, nous n'y prêterions pas attention ?

Sur son lit de mort, le P. Pialot (1853-1877), prêtre de la jeune Congrégation des Frères de Saint-Vincent de Paul, décédé à Paris en odeur de sainteté, réclama le frère portier. « Je voudrais le voir, dit-il, car ce bon frère a perdu la carte du ciel. » Emoi du religieux. Il fouille sa cellule, il fouille sa conscience. Il ne découvre rien, n'arrive pas à éclaircir le mystère. Mais le soir, en se mettant au lit, il s'aperçoit de la disparition de son scapulaire. Il comprend et s'empresse de se procurer une autre carte du ciel.

Parmi tant de traits merveilleux sur le scapulaire, si j'ai choisi celui que rapporte le *Messager du Cœur de Jésus* (Janv. 1935, p. 79) c'est qu'il est moins éloigné de nous. Nous avons en effet tendance à ne voir que de belles légendes dans tous les miracles de nos dévotions que nous lisons ici ou là. Nous sommes un peu comme les Juifs qui malgré les miracles répétés de N.-S. réclamaient toujours de nouveaux signes dans le ciel pour croire en lui.

Eh bien ! ce signe dans le ciel nous a été donné, à une date fixée d'avance, et en un lieu choisi et désigné six mois auparavant, et devant une foule accourue de 70.000 personnes.

A Fatima, au Portugal, la T. S. Vierge avait annoncé qu'elle ferait là, le 13 octobre 1917, à midi, un grand miracle. Ce grand miracle ce furent des phénomènes cosmiques, des rotations vertigineuses du soleil, puis une chute à pic miraculeusement arrêtée, au moment qu'il semblait fondre sur la foule atterrée. Ce fut un ébranlement du soleil et du ciel qui donna l'impression qu'était arrivée la fin du monde prédite dans l'Evangile. Or, tandis que la foule assistait haletante à ce spectacle, les trois petits voyants Jacinthe, François et Lucie aperçurent à côté du soleil quatre tableaux vivants successifs dont le dernier fut l'apparition de N.-D. du Mont-Carmel avec le scapulaire en main.

Nous demandions un signe. Le voilà. C'est N.-D. du Mont-Carmel elle-même qui nous invite à revêtir son scapulaire, comme nos pères et nos aïeux, pour nous mettre à l'abri sous ce pan de son manteau maternel !

## ENTRETIENS SUR L'ACTION CATHOLIQUE

### XXII

#### SEUL, ON NE PEUT RIEN FAIRE

Mes frères,

« Il n'est pas bon que l'homme soit seul » a dit Dieu au début de la vie humaine sur terre. Par là, il préludait à la création de la femme, compagne de l'homme, semblable à lui, son aide parfaite.

Mais les mots prononcés par Dieu ont une ampleur de vérité qui dépasse l'idée si féconde du couple humain. D'aucune manière, pour toute forme de pensée et d'action, il n'est expédient que l'homme soit seul. Sa nature le pousse à s'associer à ses semblables, car à deux, à plusieurs, on voit mieux ce qu'il y a à faire, on le réalise plus aisément. Cette loi va jouer à plein dans le domaine de l'action apostolique. Et c'est même, au dire de Pie XI, une condition essentielle de l'apostolat que d'être *organisé*, pour pouvoir se dire d'*action catholique*.

#### I. — *Développer sa valeur personnelle*

Certes, rien ne remplacera la valeur personnelle. Ce serait se faire singulièrement illusion de croire que l'action catholique parce qu'elle est fortement structurée et hiérarchisée, va permettre d'utiliser des nonvaleurs. Pas plus qu'il n'est possible d'être vraiment chrétien si l'on est simplement porté par l'Eglise et si on ne lui apporte absolument rien, il ne se trouvera des participants à l'action catholique qui seraient purement passifs.

Cette valeur personnelle de l'apôtre — (nous aurons à y revenir) — se puise dans toute la vie sacramentaire. Et la confiance que l'on a envers un prêtre, les conseils, les exhortations que l'on reçoit de lui, restent la base indispensable de tout rayonnement.

Combien d'âmes n'ont que cela comme soutien, qui font de l'excellent travail apostolique ! Totalement isolées, seules chrétiennes dans un milieu familial et professionnel indifférent, voire hostile, elles n'ont pour se guider, pour tenir contre vents et marées, que leurs communions, et les conseils de leur directeur spirituel. Elles prennent sur leurs loisirs, sur leur sommeil parfois, pour assurer le minimum de culture nécessaire à leur action ; lecture de journaux, de revues, de livres. Et nous en connaissons tous plus ou moins, qui se sont ainsi formées seules, ou presque.

D'ailleurs, même soutenu par un mouvement, un « militant » est toujours seul lorsqu'il faut agir, prendre une attitude ferme. Ceci est particulièrement vrai de certains milieux plus déchristianisés, où les chrétiens qui osent s'affirmer sont le très petit nombre. Notre-Seigneur n'a-t-il pas dit que nous serions toujours le « petit troupeau » ? que beaucoup sont appelés, mais peu entendent ?

Dans une certaine mesure, le chrétien doit se résigner à cela. Il sera toujours, dans un monde qui tend vers la matière, de ceux qui rappellent à temps et à contretemps les exigences de l'esprit. Il y aura toujours en lui, dans son attitude, ses jugements, ses exigences, quelque chose qui ira contre le courant habituel de paresse, d'orgueil et de sensualité. Un trouble-fête, un empêcheur de tourner en rond, voilà ce qu'on dira de lui. Mais on l'a dit du Christ, déjà, et le disciple ne peut être plus grand que le Maître.

Toutefois, gardons-nous de trouver dans cette impopularité un brevet de bon christianisme. Ne la recherchons pas. Et ne croyons pas que tous nos échecs seront dus aux exigences trop dures de la doctrine que nous défendons. Il pourra y avoir, plus simplement, des maladresses ou des insuffisances dont nous serons coupables, et qu'il nous faudra essayer de corriger.

Il n'en reste pas moins que tout chrétien, à plus forte raison celui qui veut prendre sa part de l'œuvre de rédemption du Christ Jésus, devra être fort et ferme dans sa foi, inébranlable dans son espérance, courageusement persévérant dans sa charité. S'il ne se disait pas cela avant de se mettre à l'œuvre, il s'exposerait à bien des désillusions. La vie, d'ailleurs, se chargerait bien vite de lui donner un sens plus exact des réalités terrestres.

C'est probablement parce qu'ils n'ont pas été armés pour cette tâche, intellectuellement et moralement, que tant de chrétiens, pourtant généreux et sincères, se

sont rapidement découragés, et ont abandonné le travail d'apostolat qu'ils avaient commencé dans l'enthousiasme.

Soyons donc de fortes personnalités, nourries d'évangile et d'eucharistie, remises perpétuellement en santé par la pratique régulière du sacrement de pénitence. Ce n'est qu'à cette condition que nous pourrons mener à bien la tâche que Dieu attend de nous.

### II. — *S'appuyer sur ses frères*

Mais, précisément, notre personnalité pourra-t-elle se développer suffisamment si nous nous refermons continuellement sur nous-mêmes ? « Le frère aidé par un frère est comme une tour forte » dit l'Ecriture. C'est vrai de tous les temps et de tous les hommes.

Le premier bienfait que recherche l'action catholique, en organisant l'apostolat, est exactement celui-ci. Avant de songer à établir une *hiérarchie*, des inférieurs et des supérieurs, elle veut mettre en contact des *semblables*, des *égaux*.

On peut être seul et le rester longtemps, dans un milieu de travail, à représenter la cause du Christ. Mais, pas très loin de nous, d'autres frères chrétiens sont engagés dans un combat analogue, connaissent les mêmes difficultés, partagent les mêmes inquiétudes. Pourquoi nous priver du réconfort de leur présence ?

Dieu seul nous suffit, et son ministre le prêtre ? Oui et non. Oui pour l'essentiel ; non pour toute l'orientation pratique de notre apostolat. Oui, si nous sommes dans des circonstances exceptionnelles, où la grâce divine doit suppléer à des carences humaines ; non, dans le plan ordinaire et courant de la Providence.

Ces rencontres, ces échanges fraternels, nous apporteront des lumières et un réconfort que le prêtre le plus saint et le plus compétent ne peut nous donner. Non pas seulement parce que ce témoignage, venant d'un être plus proche de nous, très semblable à nous, touchera plus aisément notre cœur. Ni uniquement parce que ce chrétien, laïc comme nous, et engagé dans la vie de tous les jours saura trouver des mots plus simples et plus directs que ceux que peut employer un prêtre. Tout ceci est vrai, et peut être très bienfaisant. Mais, plus profondément, ce témoignage d'une vie mêlée à des problèmes très humains nous apportera des lumières nouvelles. Si humble que soit cette existence, celui qui la conduit aura su découvrir, souvent, des attitudes chrétiennes qui seront de véritables trouvailles, et que nous n'aurions pu imaginer nous-mêmes pas plus qu'un prêtre n'aurait pu nous les suggérer.

Je ne crains pas d'insister un peu. Trop souvent on ne voit dans nos « mouvements » d'A. C. qu'une organisation savante, trop savante et trop minutieuse, une administration lointaine et tatillonne... comme toutes les administrations. On oublie qu'ils doivent être et sont d'abord le *terrain de rencontre* de militants engagés dans une action semblable, l'*aide fraternelle* qu'ils se portent les uns aux autres, et qui reste, quelle que soit la valeur des personnes engagées dans l'action, un indispensable soutien.

### III. — *Comprendre la nécessité d'un mouvement*

Plus loin, cependant, que cet échange, il faut aller jusqu'à l'organisation d'un véritable *mouvement*. Les problèmes que nous abordons sont d'une telle ampleur, les actions et réactions des gens les uns sur les autres ont des répercussions si lointaines, que ce n'est pas uniquement par des petits groupes d'amitié que nous y porterons remède.

Voilà tout un milieu social dont les idées sont influencées par la lecture assidue d'un *journal*. On peut et l'on doit essayer d'agir sur les lecteurs, pour former en eux le sens critique, et peut-être leur faire abandonner cette lecture déformante. Mais il faudra aussi agir à la source du mal, et, si l'on ne peut changer l'état d'esprit de ce journal, en éditer un autre qui répandra des idées plus saines. Qui peut le faire, sinon un vaste mouvement national ?

Ailleurs, c'est un *cinéma* qui fait l'état d'esprit d'un quartier. Il faudrait d'autres films que ceux qu'on y passe habituellement. Qui le fera ou pourra agir efficacement sur le monde des producteurs, sinon un fort mouvement d'action catholique ?

Ne serait-ce que pour l'étude des problèmes habituels de vie, ce mouvement est nécessaire. Pour bien juger d'un cas précis et particulier, il faut voir la place qu'il occupe dans un ensemble. Il faut donc de vastes enquêtes, que chaque militant, chaque petite cellule ou groupe adapte à ses problèmes particuliers, mais qui mettent en branle une foule, peuvent créer tout un mouvement d'opinion, obtenir un jour ou l'autre la transformation d'une loi.

Tout ceci ne va pas sans inconvénients, certes. Comme tout ce qui est humain, le mouvement peut se durcir, s'installer, tourner à la ville, multiplier les états-majors ; mais il ne faudrait pas que les petits côtés et les faiblesses inévitables de l'œuvre nous empêchent de voir sa beauté ou, tout au moins, sa nécessité inéluctable.

Pas plus que notre Eglise ne peut vivre sans que les chrétiens y soient groupés en paroisses, en diocèses et, pour finir, qu'une autorité centrale, à Rome, dirige tout ce corps immense, l'action catholique ne peut exister uniquement en des bonnes volontés admirables, mais dispersées, et sans lien entre elles.

Contacts entre militants, hiérarchie qui harmonise et coordonne leur action, tels sont les deux aspects complémentaires de tout mouvement, de toute organisation. Ne disons pas que l'œuvre à accomplir étant spirituelle, elle n'a que faire de tout cet échafaudage matériel. Pour nous racheter, le Christ, fils éternel du Père, a voulu prendre un corps. Toutes proportions gardées, et partant par analogie, c'est encore, de cette manière-là, son incarnation qui se continue.

* *

Gardons-nous d'une tentation qui peut guetter les meilleurs d'entre nous. Tout disposés à faire don de leur vie à l'œuvre divine, prêts pour cela à bien des sacrifices de temps, de loisirs, de santé même ils annihileraient tout, en refusant de faire un dernier sacrifice : celui de leur individualisme, pour tout dire, de leur *égoïsme*. Agir *seul*, se dévouer *seul*.

Le Christ lui-même, si parfait pourtant, n'a pas voulu accomplir seul notre salut. Il a associé à sa tâche ses Apôtres. Avec eux, il a *fait équipe*. Nous aussi, pour achever ce qui « manque à sa passion », faisons équipe, humblement, avec tous ceux qui portent dans leur cœur l'inquiétude qui étreint le nôtre.

## LA SANCTIFICATION DE LA JOURNEE

### XIII

### Les Exercices de piété (suite)

### 2. LA COMMUNION FRÉQUENTE *(suite)*

C'est le désir très net de l'Eglise que nous communions souvent, même tous les jours. Comment en serait-il autrement, si nous songeons que la sainte Eucharistie, fréquemment reçue, est le plus sûr moyen de nous conduire à la sainteté ? Car elle n'a pas d'autre but que de faire de nous des saints, c'est-à-dire des âmes qui veulent vivre de Dieu et en Dieu.

Ce fut son désir, dès les tout premiers jours.

* *

Les *Actes des Apôtres* nous montrent les disciples de Jésus, après la Pentecôte, « persévérant dans la prière » et dans la « fraction du pain » (II, 42). Or nous savons ce que signifie cette expression « la fraction du pain » : la communion...

Chaque fois que, à Rome, les fidèles assistaient à la messe, ils communiaient. Ils n'imaginaient pas qu'il pût en être autrement, qu'on pût assister à un repas sans manger.

On allait plus loin. Dans les temps de persécution, l'Eglise permettait à ses enfants, à tous ses enfants, même aux laïcs, aux femmes et aux hommes, d'emporter dans leurs maisons des hosties consacrées, pour qu'il leur fût possible de se communier à domicile, quand ils ne pouvaient le faire dans les assemblées publiques.

Ceux qui, dans leur prison, attendaient d'être conduits dans l'arène pour s'y voir dévorer par les bêtes, n'étaient pas oubliés. Des frères dévoués et courageux ne craignaient pas de s'exposer aux pires dangers pour leur porter la sainte Eucharistie. Tout le monde connaît l'admirable histoire du petit Tarcisius.

Il y eut des époques où, la ferveur diminuant avec la foi, ou bien la piété étant mal comprise, la communion fréquente cessa d'être en usage parmi les chrétiens. Mais la doctrine de l'Eglise ne changea pas pour autant.

Les Docteurs s'élevèrent constamment et avec énergie contre ces erreurs. Il faudrait avoir le temps de relire les textes nombreux qui expriment leur indignation. En voici quelques-uns :

S. Augustin disait : « Vivez de manière à pouvoir communier tous les jours. »

S. Jérôme, de sa solitude de Bethléem, donnait le même conseil : « L'Eucharistie est le Sacrifice quotidien ; elle est la nourriture quotidienne des fidèles. »

S. Thomas d'Aquin, qui mit sur nos lèvres de si belles hymnes en l'honneur du St-Sacrement, avouait sa préférence pour les chrétiens qui, poussés par leur amour et leur confiance envers Notre-Seigneur, le reçoivent souvent, plutôt que pour ceux qui, par une crainte respectueuse, mais peu fondée, de mal communier, s'abstiennent du divin Banquet.

Les saints, de leur côté, n'ont jamais compris ce jeûne volontaire et si néfaste. Ste Catherine de Sienne, par exemple, qui occupe une si grande place dans l'histoire de l'Eglise, au XIVe s., voulait absolument communier tous les matins. Personne n'aurait pu l'en empêcher, pas même son Directeur, à qui elle répétait : « Père, j'ai faim ! »

Le désir de l'Eglise se fait surtout connaître dans les règlements et les canons des Conciles, et dans les décrets des Souverains Pontifes. Or, partout, toujours, on voit qu'elle se montre favorable à la communion fréquente et même quotidienne.

Le Catéchisme du Concile de Trente donne cet ordre aux pasteurs d'âmes : « C'est un devoir pour les curés d'engager sérieusement les fidèles à la communion fréquente et même de tous les jours : ils leur rappelleront que l'âme, tout autant que le corps, a besoin de prendre tous les jours sa nourriture. »

Le pape Innocent XI, au XVIIe s., publiait ce décret : « Les Evêques veilleront avec soin que la communion, même de tous les jours, ne soit refusée à personne, et ils chercheront à entretenir dans leurs diocèses une dévotion si salutaire. »

Et de nos jours, quel élan Pie X, qui portera, sans doute, le titre glorieux de « Pape de l'Eucharistie », quel élan n'a-t-il pas donné, en 1905, à la pratique de la communion quotidienne ! Désormais, on n'avait plus le droit de discuter : la question était tranchée : « La communion fréquente et quotidienne étant vivement désirée par Notre-Seigneur et par l'Eglise catholique, doit être accessible à tous les fidèles, de quelque classe ou condition qu'ils soient. »

* *

L'Eglise, ici comme en tout, n'est que l'interprète de son Fondateur.

Il n'a pas dit, c'est vrai, en propres termes, dans l'Evangile : « Vous communierez souvent. » Sa volonté n'en est pas moins évidente. Elle ressort déjà de ce que nous venons de dire : la pratique de l'Eglise primitive fut certainement la conséquence des intentions formulées du Sauveur.

Mais on est fixé d'une façon très nette, quand on lit la fameuse annonce de l'Eucharistie : « Je suis le pain de vie. Vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts. Voici le pain descendu du ciel, tel que celui qui en mange ne meurt pas. Je suis le pain vivant descendu du ciel. Quiconque mange de ce pain vivra éternellement : et le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde. En vérité, en vérité, je vous le déclare : si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. Qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour. Car ma chair est une vraie nourriture et mon sang un vrai breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui... Celui qui mange de ce pain vivra éternellement » (Jo., VI).

Ainsi donc l'Eucharistie, c'est comme la manne, qui, pour nourrir les Hébreux dans le désert, tombait *chaque jour* du ciel : elle est, pour le chrétien, en marche lui aussi vers la Terre promise, sa nourriture quotidienne.

L'Eucharistie, c'est le *pain* de l'âme qui veut vivre du Christ. Le pain ! Jésus prononce ce mot huit fois dans ces quelques lignes... Or, qu'est-ce que le pain ? L'aliment par excellence : à telle enseigne qu'il est synonyme de Vie : « manger du pain », c'est « vivre » ; « gagner son pain », c'est « gagner sa vie ».

L'Eucharistie, c'est *la nourriture* : on ne peut pas avoir la vie en soi, ici-bas, ni espérer la vie éternelle, là-haut, si on ne la prend pas : Jésus pouvait-il mieux faire entendre l'identité qu'il mettait entre la vie du corps et celle de l'âme ? Pour vivre naturellement, il faut manger ; pour vivre spirituellement, il faut manger aussi. Manger, quand ? Tous les jours.

Oui bien : notre corps s'en contenterait-il, si nous ne mangions que de temps en temps ?... Il n'en va pas autrement pour notre âme.

* *

Nous avons un autre document évangélique, qui nous donne une indication sur la volonté du Maître : c'est le *Pater*. Il nous y fait demander au Père qui est dans les cieux *notre pain quotidien*. Les saints font remarquer que cette parole signifie bien plus le pain eucharistique que l'autre.

Ce n'est pas sans raison, croyons-le bien, que Jésus, au soir du Jeudi Saint, a pris le pain pour en faire son Corps sacré. C'était une conclusion à son discours de Capharnaüm ; elle allait de soi : il avait promis du pain : le voici, son propre Corps qu'il faut que nous traitions comme le pain ordinaire en le mangeant tous les jours. Quand il le distribuait à ses apôtres et qu'il leur disait : « Prenez, mangez », avait-il besoin d'être plus clair ? Ceux-ci, d'ailleurs, ne s'y sont pas trompés, nous l'avons vu tout-à-l'heure : ils ont compris, du coup, que si Jésus laissait à l'Eucharistie les apparences du pain, la saveur et l'aspect du pain, ce n'était pas seulement pour donner, en trompant nos sens, plus de mérite à notre foi ; c'était surtout pour que nous n'oublions jamais que s'il est là, c'est pour être l'aliment quotidien de nos âmes...

Puissions-nous le comprendre toujours, nous-mêmes !

## XIV

### Les Exercices de piété (suite)

#### 3. La communion fréquente *(suite)*

Les âmes « ordinaires », les chrétiens de pacotille mettent en avant, pour excuser leur éloignement de la Sainte Table, des prétextes qui ne souffrent pas l'examen. Ils disent volontiers : « Le temps me manque », ou bien : « A quoi bon ! Ceux qui communient souvent ne valent pas mieux que les autres ».

Le temps leur manque ? — Vraiment, peut-on les entendre sans sourire, quand on songe aux heures perdues à des futilités ?... Sans sourire ? Sans s'indigner plutôt : ils trouvent tout le temps qu'il faut chaque jour, à leur vanité, à leurs médisances, à plaisirs, à leurs intérêts,... et ils ne trouvent pas une demi-heure pour aller recevoir le Pain des forts, afin de contempler le bon Dieu et d'assurer la sauvegarde et le salut de leur âme ?...

« Ceux qui communient ne valent pas mieux que les autres ? » — Il se rencontre des chrétiens et, plus nombreuses encore, en notre triste époque, des chrétiennes qui oublient, le long du jour, qu'ils sont le Tabernacle vivant du Maître reçu le matin. Il y a, en effet, des gens qui ne profitent pas de la nourriture qu'ils absorbent : est-ce une raison, pour les autres, de refuser de manger ?

Tout cela n'est pas sérieux. Aussi bien, ce ne sont pas ces échappatoires qui arrêtent les âmes pieuses. Elles disent plus volontiers, et la plupart du temps avec une entière sincérité : « Je ne suis pas digne ».

Ce en quoi elles ne se trompent pas ! Non, bien sûr, elles ne sont pas dignes de recevoir N.-S. Jésus-Christ. Personne n'est digne. S'il n'y avait que les dignes qui eussent la permission de communier, il faudrait, sans plus attendre, vider tous les ciboires et supprimer la Table Sainte. Constatons-le comme l'Eglise nous y invite avant chacune de nos communions,... et communions quand même.

Les Apôtres étaient-ils dignes, le Jeudi Saint ? Ne parlons pas de Judas, dont il n'est pas absolument sûr qu'il ait communié, et qui, s'il l'a fait, s'est rendu coupable de sacrilège : il ne s'agit pas de cela pour nous, heureusement !... Mais Pierre qui allait, dans quelques heures, renier son Maître : il restait donc avec sa faiblesse d'homme fragile !... Mais Thomas, qui, dans quelques jours, refuserait de croire sans voir : il gardait donc, malgré les prophéties de Jésus, une foi bien peu solide !... Mais les autres, qui, le soir même, abandonneraient dans ses souffrances Celui qui avait été si bon pour eux : ils demeuraient donc bien lâches devant le sacrifice !... Même Jean, « le disciple que Jésus aimait » ! Il ne fera ni comme Pierre, ni comme Thomas, ni comme les autres ; mais il s'endormira à l'entrée du Jardin, pendant que son Maître suera sang et eau, dans son invraisemblable agonie, et il s'attirera ses reproches attristés... Est-ce qu'ils étaient dignes ? Jésus connaissait leur indignité : il leur a, malgré cela, fait passer le « Mystère d'amour » et leur a dit : « Prenez et mangez... Buvez-en tous ! »

Et les premiers chrétiens ? Etaient-ils dignes, eux qui sortaient à peine du paganisme et de l'idolâtrie. Pense-t-on que d'avoir reçu le baptême, ils étaient devenus, tout d'un coup, comme par enchantement sans défaut ? Et pourtant l'Eglise leur faisait d'insignes faveurs : elle leur distribuait l'hostie chaque fois qu'ils assistaient au saint Sacrifice, et, pour ne pas les priver de la communion, elle leur permettait, dans les graves circonstances, de l'emporter chez eux.

Si Notre-Seigneur avait eu en vue notre dignité, disait le saint Curé d'Ars, il n'aurait jamais institué son beau Sacrement d'amour ; car personne au monde n'en est digne, ni les saints, ni les anges, ni les archanges, ni la Sainte Vierge... ; mais il a eu en vue nos besoins : et nous en avons tous besoin... »

* *

Disons plus, au risque d'en étonner quelques-uns : c'est notre indignité même qui, bien loin de nous éloigner de la Table Sainte, doit nous y précipiter. Nous le comprendrons, si nous cessons de regarder l'Eucharistie comme une récompense ou une façon de dessert. Ce n'est pas cela du tout. Elle est un remède nécessaire à notre infirmité spirituelle ; une nourriture indispensable à la vie de notre âme.

Ecoutons Jésus lui-même dans sa parabole du *Grand Festin* (Luc, XIV), que l'Eglise a insérée en sa liturgie (Exposition du Saint-Sacrement). Quand tout est prêt, à l'heure fixée, l'hôte fait appeler ses invités. Ceux-ci s'excusent : ils disent : « J'ai acheté une maison de campagne et il est nécessaire que j'aille la voir » ; ou bien : « J'ai acheté cinq paires de bœufs, et je vais les essayer » ; ou bien : « Je viens de me marier, je ne puis venir. » ...Il en est ainsi toujours : le plaisir, l'argent, les mœurs... On ne communie pas, parce qu'on ne veut pas se gêner, ou parce que l'on est pris, tout entier, par ses affaires ou ses petits intérêts temporels ; ou plus souvent encore, hélas ! parce que, victime de l'impureté, on est esclave du péché mortel...

Mais remarquons-le : l'homme qui organise le *Grand Festin* ne veut pas en être pour ses frais. Qu'on amène, dit-il, « les pauvres et les infirmes, les aveugles et les boiteux. » C'est-à-dire tous ceux qui ont faim ou qui voudraient bien guérir. Ainsi fait le Maître : il abandonne à leur triste sort ceux qui le dédaignent ou le haïssent : « Je vous le déclare, aucun de ceux qui avaient été invités ne goûtera de mon festin »... Mais il appelle, il *presse* les autres, les gens de bonne volonté, qui ne se croyaient pas dignes, « les pauvres, les infirmes », et qui n'auraient jamais osé espérer pareille aubaine. Jésus les invite, pour qu'ils apaisent leur faim et puisent un soulagement à leurs maux. Aux pauvres, il donnera un trésor que nul ne leur ravira ; aux infirmes, la santé ; aux aveugles, la lumière ; l'élan, aux boiteux...